

revue de presse

Pour la beauté du geste

Marie Maher

PRESSE ÉCRITE

Le Monde, 2 juillet 2020

Une naissance à soi

D'une écriture minimaliste et tout en ellipses, le premier roman de Marie Maher semble s'étonner de sa propre audace. De sa façon de revenir «sur les plaies pour donner à voir les merveilles sur lesquelles elles ouvrent », l'écrivaine relate, comme avec prudence, le soulagement que l'on peut éprouver lors de la disparition d'un parent malveillant, dominateur et violent. Et le monde qui s'ouvre à soi. La découverte de la joie et la conscience de la beauté du monde qui s'emparent de la narratrice lorsqu'elle ose commettre l'irréparable et s'abstient d'apporter de l'aide à son bourreau lorsqu'il la lui demande. Revenant sur la métamorphose psychique qui s'est opérée en elle, la narratrice n'hésite pas, en souriant, à voir dans les objets qui l'entourent une image de son propre état. «Je dormirai dans le canapé qui n'a jamais eu l'occasion de réaliser qu'il était convertible », écrit-elle. « Lui aussi va gagner une dimension qu'il a toujours eue, mais sans le savoir. On se ressemble un peu le canapé et moi, sauf que lui n'a jamais bougé. »

Récit d'une naissance à soi-même, *Pour la beauté du geste* déplie délicatement les sentiments qui ne peuvent se dire aux yeux du monde et les sublime en un geste artistique prometteur.

Florence Bouchy

Page des libraires, juin 2020

Roman aux temporalités multiples s'entrelaçant judicieusement, *Pour la beauté du geste* est un récit tout en retenue, en pudeur, qui nous entraîne dans un monde d'émotions parfois contradictoires. La vente de la maison familiale construite au bord de la voie ferrée, jamais aimée, est l'occasion de revivre la mort de la mère adorée, suivie de celle du père destructeur, de retrouver l'enfance aussi, la violence, l'absence de pardon. Mais ici, au gré des pages, la douleur fait souvent place à une ironie vive, loin de tout pathos. La mise à distance des événements rend le récit haletant. Car c'est un roman qui nous tient en haleine, qui nous donne envie d'accompagner l'héroïne vers sa libération. Nous souhaitons, sans même nous en apercevoir, qu'elle aille vers la vie, vers la légèreté, loin de ces souvenirs, enfin déshabillée de ces violences. Peu à peu, le récit se fait plus poétique, l'insouciance ressemble à un grand chien gris et doux.

Valérie Barbe, Librairie Au brouillon de culture, Caen.

Lu et conseillé par :

Librairie Le Matoulu à Melle, Lyse MENANTEAU - Librairie Page et Plume à Limoges, Aurélie JANSSENS - Librairie Maison du livre à Rodez, Emmanuelle

BELLE - Librairie L'Arbre à mots à Rochefort, Valérie SCHOPP

Libération, juin 2020

Les yeux secs, une femme vient enterrer son père, il rejoint au cimetière l'épouse qui l'a précédé de peu. A deux cents kilomètres de Paris, c'est une petite ville où les trains à grande vitesse ne s'arrêtent pas. On les entend de la maison qu'il faut à présent nettoyer, fermer et vendre. La narratrice avance et recule, fait la navette entre son enfance solitaire et le jour où son père s'est tué. entre les gestes de naguère qu'elle retrouve et l'allure qu'elle a aujourd'hui, entre les insultes du père qui gueule et la morgue. Elle était là. dans le jardin, au moment de l'accident. Elle ne l'a pas sauvé. Premier roman.

Claire Devarrieux

Livres Hebdo, 21 février 2020

La fille du train

Une petite ville française lambda désertée, à deux heures de Paris, sa Grande rue, son monument aux morts de la guerre de 14-18 qui trône depuis 35 ans au milieu du parking d'une supérette, et surtout sa gare. Avec des trains qui passent plusieurs fois par jour. Certains s'arrêtent, d'autres, plus rapides, non. Pour s'arracher de là, il faut partir dans la direction opposée de sa destination finale, la capitale, prendre une correspondance puis repartir en sens inverse et repasser devant « la maison des parents » en bordure de la voie ferrée. Cette illogique ligne de fuite qui contenait la promesse de « devenir une autre », la narratrice de l'intrigant premier roman de Marie Maher la parcourt à l'envers et en voiture pour assister à l'enterrement de son père. Une corvée dont elle s'acquitte avec une négligence distante, impatiente que tout ça soit terminé, les yeux secs, soulagée. Et elle commente avec détachement l'événement. « La boîte est maintenant tout au bord du trou. Tu n'as jamais été si près du but (...) Tu fais un énorme «ploc » quand tu arrives en bas. La discrétion n'a jamais été ton fort. »

Si la tristesse n'est pas de mise, c'est que l'ordre n'est pas le bon : la mère, « une reine », n'aurait pas dû être la première à mourir. Et sa fille lui en veut de l'avoir laissée seule en face-à-face avec celui dont elle dresse le portrait en tyran domestique, en Elvis Presley décati, vulgaire et brutal. Il s'agit aussi d'en finir avec la maison « démodée », débarrasser les affaires de la mère jamais triées, avant la vente. Cette maison et son jardin en surplomb des rails, derniers lieux témoins de la fille maltraitée qu'elle a été et qu'elle revoit dans le huis clos pesant de la cuisine familiale, dessinant des mappemondes dans les traces de café sur la toile cirée. Il faut donc enterrer, avec le père, l'adolescente qui occupait « la chambre au sous-sol, enfin la chambre de celle qui voulait prendre des trains qui vont en arrière pour en prendre d'autres qui vont plus loin ».

En voix dissociées, froidement obsessionnelles, aller-retour entre le présent où un étrange chien gris surgit comme une apparition et « tout ce qui s'est passé avant », dont « l'accident » du père qui explique la présence de deux policiers à ses obsèques,

la fille du train dresse le dernier inventaire avant son évasion définitive. Premier livre, beau geste.

Véronique Rossignol

INTERNET

L'ivresse littéraire, 14 mai 2020

<http://www.livresselitteraire.com/2020/05/pour-la-beaute-du-geste-de-marie-maher.html?m=1>

Elle a pris la voiture. Elle qui rêvait de ces trains qui ne s'arrêtent pas. Ces trains qui lui promettaient une autre vie.

Elle a pris la voiture pour retourner sur ce lieu. Celui de l'enfance. Celui que l'on préférerait parfois oublier. Enterrer. Enterrer c'est ce qu'elle a fait. Par deux fois. La première, sa mère, son pilier. La seconde. Le père. Pas dans le bon ordre. C'aurait dû être l'inverse. Pa. Parce qu'elle n'a jamais pu prononcer la deuxième syllabe. Trop. Comme les mots. Abrutie. Bordel. Fous l'camp. Ramasse. Occupe-toi en. T'es pas une lumière. Pas une flèche. Les mots qui marquent, qui tirent le ventre. Les maux dont jamais on ne se défait. Ceux pour lesquels on crée un rempart. En imaginant un autre monde. Là sur la nappe en toile cirée.

Elle est là devant le trou. Cachée derrière ses lunettes de soleil. Qui masquent les non-larmes. Elle est là et elle aimerait que ça se termine vite. Elle pense à sa mère, qui va devoir désormais lui faire un peu de place dans ce trou. Elle pense à lui. Peut-il remonter de son trou ? Revenir à la vie ? Est-ce bien assez profond ?

Elle a pris la voiture. Pour retourner dans cette maison de l'enfance. Au pied de la voie ferrée. Elle doit tout vider. Mettre en vente. Se débarrasser des objets et des souvenirs. Elle n'y était jamais retournée depuis l'accident du père. Depuis que l'affaire avait été classée. Elle s'y retrouve seule. Avec tout ce qui saute à la gueule. La voix du père, le manteau en loup de la mère. Les tâches de cafés qui s'animent. La chambre. Le sous-sol. Les herbes hautes. Les trains qui passent. Les trains qui passent. Les trains qui passent. Et ne s'arrêtent guère.

Faire vite. Tout nettoyer, tout vider. Les pièces, les armoires, la tête. Tenir debout, se le prouver. Clore l'histoire. L'enfance. L'accident. Faire ça seule. Sans l'amoureux.

Enfin seule... sous le regard bienveillant du grand chien gris aperçu, recueilli. Un grand chien gris aux cicatrices. Comme elle.

Pour la beauté du geste... Pour la beauté de ce livre. Pour tout ce qu'il a provoqué en moi, parce que parfois les romans vous bousculent, vous sont si proches qu'il est difficile d'en trouver les mots. Parce que vous y voyez, interprétez des signes, des communs... Vous voyez les cicatrices, aux mêmes endroits.

Pour la beauté du geste et des silences qui portent un poids, lourd, celui de l'enfance. Des silences aussi importants que les mots. Qui sortent trop forts, trop durs, trop bruts, trop méprisants. Les mots absents face à la maltraitance. Mots-silences qui murmurent en-dedans puis en dehors. Des phrases resserrées. Comme les sentiments. Des phrases qui claquent, belles et graves. Au cœur des émotions. Sans tomber dans la facilité. Avec une grâce et une beauté qui contrastent avec la violence d'un vécu. Beauté rugueuse, cruelle. Une beauté qui écorche. Comme elle m'a écorchée le cœur Marie Maher avec ce premier roman surprenant, douloureux et envoûtant.

Une superbe découverte et une auteure à suivre de près.

Michael Mathieu, *Librairie de Paris*, 30 mars 2020

https://www.librairie-de-paris.fr/listeliv.php?base=paper&mots_recherche=Marie%20Maher

Elle doit vider la maison du père.

L'ogre de son enfance, les mots qui se referment comme des dents sur sa peau de gosse.

Elle doit faire vite.

Continuer sa vie. Mais les souvenirs de la mort du père remontent et la confrontent à sa propre violence.

Texte d'une noirceur presque pudique, à la beauté vénéneuse. Marie Maher creuse la peau à vif, réouvre des plaies. On se fait avoir par l'apparente langueur d'une femme qui veut juste passer à autre chose, puis le piège se referme. Impressionnant.

Le blog de la Librairie Saint-Christophe, le 15 mars 2020

<https://saintchristophe-lesneven.com/?s=Marie+Maher>

C'est un premier roman étonnant qui paraît aux Éditions Alma. Quand la narratrice rentre au village pour vendre la maison de ses parents, on se dit qu'on a déjà lu ce genre de roman, mais pourtant ici, un malaise s'installe instantanément.

C'est l'enterrement du père, peu après celui de la mère. Et la fille qui nous parle n'a pas l'œil humide, ses mots résonnent comme des faux pour mieux le tuer encore, le faire disparaître, qu'il ne remonte jamais de ce trou dans lequel le cercueil fait ploc. L'écriture est glaciale, elle est pourtant celle de cette enfant qui va raconter la vie familiale, avant qu'elle ne prenne le train un jour pour ne plus revenir. Enfin, ne plus revenir ou juste pour ranger et jeter les affaires de la mère.

C'est la violence sourde qui surgit des yeux d'une gamine, c'est le train qui fait bourdonner la maison, là juste en bas, les trains qui s'arrêtent ceux qui ne s'arrêtent jamais. C'est une tragédie grecque que nous livre Marie Maher, dans ce roman court et glacial, comme peut l'être parfois la vie.